

SAMIR AOUNALLAH

Carthage

Archéologie et histoire d'une métropole méditerranéenne
814 avant J.-C. - 1270 après J.-C.



CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



L'histoire de toutes les grandes cités mêle la gloire et la douleur. Mais Carthage, juchée sur son promontoire africain, semble vivre avec plus d'intensité encore ses aventures et ses renaissances. Sa destruction par les Romains en 146 avant J.-C., condamnation définitive, n'empêcha pas les maisons à demi ruinées d'être relevées un siècle plus tard, les hommes de se battre et le commerce de prospérer de nouveau.

Fondée par les Phéniciens en 814 et rasée par les souverains hafsides, après l'expédition de Saint-Louis en 1270, elle fut l'une des grandes villes antiques, sans doute millionnaire, rivale de Rome, capitale de l'*Africa*, égale d'Alexandrie ou d'Antioche. Aujourd'hui encore, ses vestiges recouverts par l'extension sans fin de Tunis paraissent toujours porter l'aura singulière de la métropole antique.

Samir Aounallah nous offre ici une synthèse unique, la plus complète et la plus informée à ce jour, sur ce joyau de notre patrimoine mondial, embrassant l'histoire et l'archéologie depuis le mythe de fondation par une femme, Éliissa, jusqu'aux périodes vandales et byzantines.

Jean-Claude Golvin, directeur de collection, donne à ce volume quatre restitutions virtuoses, alliant esthétique et précision archéologique.

Samir Aounallah, épigraphiste et archéologue, enseignant (HDR), directeur de recherche à l'INP (Tunis), a reçu plusieurs prix de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres pour ses travaux sur l'histoire de l'Afrique romaine. Auteur de nombreux guides archéologiques, il vient de diriger une série d'ouvrages monumentaux sur le musée national du Bardo, le site de Carthage et les sites culturels tunisiens inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité.

Carthage

Samir Aounallah

Carthage

Histoire et archéologie d'une métropole méditerranéenne
(814 avant J.-C. – 1270 après J.-C.)

Collection L'Esprit des lieux
dirigée par Jean-Claude Golvin

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2020

ISBN : 978-2-271-13473-8

ISSN : 2555-3852

INTRODUCTION

Quelle Carthage ?

Nous en connaissons au moins deux. Celle des Phéniciens, *Qart Ḥadašt*, qui a été selon la légende la plus admise, fondée par Éliša (*Elishat* en sémitique) en 814 avant J.-C., détruite par Scipion l'Africain en 146 avant J.-C., et celle fondée par César et Auguste dès 44 avant J.-C., *Carthago/Karthago*. Les Romains n'ont changé ni son nom ni son emplacement et leurs premières demeures se sont adaptées aux plus anciennes dans le but de remettre rapidement en fonction les aménagements hydrauliques, puits, citernes et fosses septiques encore visibles et en bon état. À partir du sol naturel, la stratigraphie livre six niveaux



Vue aérienne de la colline de Byrsa (© AMVPPC/INP).

retracant l'occupation humaine des origines jusqu'à sa disparition, lorsque le souverain hafside al-Mustansir (1249-1277) décida, après l'expédition de saint Louis en 1270, de raser ce qu'il en restait pour mettre un terme à toute tentative de reconquête.

C'est sur la colline de Byrsa, du côté du quartier Hannibal, qu'il est possible d'observer cette succession chronologique. Deux moments sont nettement perceptibles à l'œil nu : la fin de la métropole punique et la naissance de la colonie romaine. L'aménagement de ce quartier a commencé vers la fin du III^e siècle avant J.-C. ; certaines maisons furent construites à la hâte, probablement lors de la III^e guerre punique, d'autres ont été simplement subdivisées par des cloisons en briques crues afin de faire face à l'afflux des populations lors du siège final. Au-delà, vers le sud, ce sont deux rangées de piles massives, fondations destinées à armer le remblai issu de la destruction des anciens bâtiments puniques et à aménager la colline en esplanade qui hébergera les futures constructions publiques de la nouvelle colonie romaine.



Le quartier Hannibal vu du haut de la colline de Byrsa
(© AMVPPC/INP).

Ce lieu baptisé *Quartier Hannibal* résume toute l'histoire de Carthage. Un regard attentif montre qu'à la différence de ce que nous lisons dans les textes anciens, les Romains ne se sont pas acharnés à détruire complètement Carthage, puisque les maisons puniques encore visibles présentent des hauteurs appréciables. Ces mêmes Romains n'ont épargné aucun effort pour la rebâtir un siècle plus tard. C'est également ici que Carthage romaine est née, mais au lieu d'effacer ou de restaurer les ruines de l'ancienne Carthage, on procéda à de gros travaux d'écrêtement et de remblaiement. Les gros piliers de blocage et les absides souterraines visibles par endroit ont fini par stabiliser l'ensemble pour donner à la colline l'aspect d'une immense esplanade sur laquelle on édifia, encore une fois, les principaux monuments de la ville.

Carthage punique

La cité d'Élissa (814-146 avant J.-C.)

« On peut supposer que Carthage tira de ses origines mêmes le droit et la force d'accomplir la grande œuvre qui, pour la première fois, fit entrer l'Afrique du Nord dans la lumière de l'histoire. Si, comme nous sommes assez disposé à l'admettre, elle fut véritablement fondée par une princesse royale, qu'accompagnait une partie de l'aristocratie tyrienne, si elle fut appelée la nouvelle ville parce que ses fondateurs voulurent faire d'elle une nouvelle Tyr, il était naturel et légitime qu'elle devint un jour la protectrice et la suzeraine des Phéniciens de l'Ouest, à la place de la vieille Tyr, trop éloignée et tombée en décadence. Cette riche aristocratie, aussi habituée au commerce qu'à la politique, qui avait fait la grandeur de la métropole, devait aussi faire celle de la cité africaine (Gsell 1913-1930, I, p. 419-420). »

L'archéologie carthaginoise livre un pauvre paysage des temps puniques. Non seulement la ville avait été sérieusement atteinte lors de la dernière guerre punique, mais son abandon pendant un siècle, puis sa conversion en colonie romaine, dès 44 avant notre ère, ont fini par avoir raison des vestiges antérieurs. Au paroxysme de son développement, les autorités de la colonie romaine n'ont pas hésité à détruire une nécropole punique pour la construction de l'Odéon romain au début du III^e siècle.

Nous avons donc affaire à un site très détérioré et très pauvre en vestiges apparents. De plus, la documentation écrite fait terriblement défaut : les archives ont disparu et les inscriptions de l'époque punique, provenant essentiellement du tophet, répètent presque systématiquement les mêmes formules. Le recours à la littérature gréco-latine, notamment

pour la période phénico-punique, s'avère toujours nécessaire même si on s'accorde à la considérer comme partisane et hostile.

Une littérature globalement défavorable

Au lendemain de sa victoire, Scipion accorda à ses soldats quelques jours de pillage sauf pour l'or, l'argent et les offrandes aux dieux... Les archives et les bibliothèques ont presque entièrement disparu, à l'exception d'une partie infime d'œuvres que le général romain a réussi à confier au roi Micipsa. On les appelle « livres puniques » ou « livres du roi Hiempsal II » (88-60 avant J.-C.), roi de Numidie, ce qui signifie qu'ils étaient rédigés en punique. Seul l'œuvre de l'agronome Magon a été transporté à Rome. Auteur d'une encyclopédie agronomique de 28 livres (ou rouleaux), vouée essentiellement à l'élevage et à l'arboriculture, Magon est connu par les écrivains latins, dont en particulier Columelle, auteur d'un traité sur l'économie rurale largement inspiré de l'œuvre du Carthaginois. L'autre récit, également rapporté par une traduction grecque vraisemblablement due à Polybe, est l'œuvre du navigateur Hannon, plus connu sous le nom du *Périple d'Hannon*. Il s'agit de la relation d'une navigation dont le récit, affiché dans le tophet de Carthage, nous est parvenu dans une version grecque. Le but de ce périple était d'explorer les côtes atlantiques depuis Gadès, en Espagne, jusqu'à la Corne du Sud qui ferme le golfe de Guinée.

L'intérêt porté à Carthage par les historiens anciens commença au v^e siècle avant J.-C., lorsqu'elle devint une grande puissance économique et militaire et qu'il fallait écrire une histoire à la mesure de sa réputation. Cette histoire, transmise exclusivement par des documents indirects, a donc pu être déformée à cause des mauvaises traductions et des interprétations qui pouvaient en découler. La méconnaissance de son système politique et de sa religion, ajoutée aux préjugés qu'avaient les historiens gréco-latins sur les Puniques ont contribué à l'élaboration d'une histoire fragmentée, déséquilibrée et déformée, aux chroniques perdues, à la chronologie approximative et aux réalités le plus souvent mal comprises. On peut noter par exemple la diversité des traditions sur ses origines, la maigreur des informations sur sa constitution politique,

l'hostilité aux pratiques religieuses, notamment sur la question des sacrifices d'enfants au dieu Baal. Dans leur grande majorité, les auteurs anciens se sont concentrés sur l'histoire militaire, tout particulièrement les affrontements contre les tyrans grecs, puis Rome.

Presque tous les récits étaient défavorables à Carthage, ce qui place l'historien moderne dans une situation inconfortable. L'insuffisance des données archéologiques – due aux destructions ordonnées par Scipion Émilien, puis à la superposition de la ville romaine sur ses ruines, enfin aux bouleversements opérés lors des implantations des époques médiévale et moderne – augmente les difficultés. Cependant les découvertes archéologiques effectuées depuis la fin du XIX^e siècle et les progrès dans leur interprétation ont permis de combler dans une certaine mesure bien des lacunes.

Carthage punique dans les textes anciens

En gras : auteurs importants (œuvres conservées ou fragments).

En maigre : auteurs secondaires pour l'histoire de Carthage, ou ceux dont l'œuvre est perdue et qui ne sont connus que par des auteurs postérieurs (Aounallah et Mastino 2018, p. 47).

Nom	Écrit en	Date
Appien	grec	m. v. 150
Aratus	grec	III ^e s. avant J.-C.
Aristote	grec	384-322 avant J.-C.
Augustin	latin	354-430
Caton l'Ancien	latin	234-149 avant J.-C.
Chéréas	grec	Contemporain d'Hannibal ?
Cicéron	latin	106-43 avant J.-C.
L. Cincius Alimentus	grec	v. 240-190 avant J.-C.
Cnaeus Naevius	latin	2 ^e moitié du III ^e s. avant J.-C.
Coelius Antipater	latin	II ^e s. avant J.-C.
Columelle	latin	1 ^{re} moitié du I ^{er} s.
Cornelius Nepos	latin	100 – v. 29/25 avant J.-C.
Denys d'Halicarnasse	grec	2 ^e moitié du I ^{er} s.
Diodore de Sicile	grec	v. 90-30 avant J.-C.
Diogène Laërce	grec	III ^e s.
Dion Cassius	grec	v. 155 – v. 235
Éphore de Cymé	grec	405-330 avant J.-C.
Eudoxe de Cnide	grec	v. 408 – v. 355 avant J.-C.
Fabius Pictor	grec	III ^e s. avant J.-C.
Flavius Josèphe	grec	37/38 – v. 100

Nom	Écrit en	Date
Hannon	trad. grecque du punique	V ^e s. avant J.-C.
Hasdrubal/Clitomaque Hiempsal II Himilcon Jérôme Juba II	grec punique punique latin grec	187/186-110/109 avant J.-C. v. 88 – v. 50 avant J.-C. V ^e s. avant J.-C. v. 347-420 v. 52-23 avant J.-C.
Justin	latin	III ^e s.
Lactance Magon Ménandre d'Éphèse Minucius Felix Orose Phylarque de Sparte Philinos d'Agrigente Philistos de Syracuse Plaute Pline l'Ancien Plutarque	latin punique grec latin latin grec grec grec latin latin grec	v. 250 – v. 325 III ^e -II ^e s. avant J.-C. II ^e s. avant J.-C. II ^e -III ^e s. 2 ^e moitié du IV ^e s. – v. 418 fin III ^e – II ^e s. avant J.-C. 2 ^e moitié du III ^e s. avant J.-C. v. 430-356 avant J.-C. v. 254-184 avant J.-C. 23-79 v. 46 – v. 120
Polybe	grec	v. 200 – v. 118 avant J.-C.
Salluste Silenos de Kalé Acté Silius Italicus Sosylos Strabon Tertullien	latin grec latin grec grec latin	87/86-35 avant J.-C. III ^e -II ^e s. avant J.-C. 26-102 2 ^e moitié du III ^e s. avant J.-C. v. 64 – v. 21/25 avant J.-C. v. 150/160-220
Timée de Taormine	grec	v. 350 – v. 250 avant J.-C.
Tite-Live	latin	v. 59– 17
Troque Pompé Valère Maxime Varron	latin latin latin	I ^{er} s. avant J.-C. – règne d'Auguste 1 ^{re} moitié du I ^{er} s. après J.-C. 116-27 avant J.-C.

L'expansion phénicienne en Méditerranée

Toi qui habites les avenues de la mer, toi qui fais du commerce avec les peuples... toi dont le territoire est au cœur des mers, tes constructeurs ont achevé ta beauté. En genévrier de Senir ils avaient construit tout ton bordage, d'un cèdre pris au Liban ils avaient fait le mât qui te surmonte (Ézéchiel 27, 3-5).

Ce passage de la Bible décrit Tyr comme un navire et confirme ce que nous savions sur les Tyriens qui passaient pour avoir été les maîtres des mers et de la navigation. Ils avaient réussi à atteindre les limites du monde connu et leur plus grande expansion était une réalité au VIII^e siècle avant J.-C., notamment grâce aux comptoirs de la Sicile occidentale. Cette colonisation avait commencé après les invasions destructrices des villes de la côte syro-palestiniennes par les Mycéniens vers 1200 avant J.-C (Lancel 1992, p. 19). Leurs premiers comptoirs sont situés sur les côtes africaines accessibles par simple cabotage depuis les rives syro-libanaises, mais curieusement, les autorités tyriennes commencèrent par s'installer sur les côtes océanes, au-delà du détroit de Gibraltar et de l'Andalousie, notamment à *Lixus* (Larache), au Maroc, et à *Gades* (Cadix) comptoir fondé selon la tradition vers 1110 avant notre ère. La fondation d'Utique intervient après quelques années, en 1101. D'autres établissements auraient par la suite complété ce dispositif et comblé petit à petit les vides restant depuis la Grande Syrte dans la direction de l'ouest, comme *Lepcis Magna* (Lebda), *Hadrumetum* (Sousse), et *Hippo* (Bizerte ou Annaba). En Espagne, c'est Tartessos qui, depuis le X^e siècle avant J.-C., fournissait de l'or, de l'argent, de l'ivoire d'éléphant, des singes et des paons.

Les progrès techniques, comme l'usage du bitume pour l'étanchéité des carènes et la fabrication des coques à membrures, donnèrent davantage de robustesse aux navires désormais capables d'affronter la haute mer et de tenir la navigation au long cours. Les grandes entreprises coloniales commencèrent au début du premier millénaire avant notre ère. En dehors du Liban, les premiers établissements sont attestés en Méditerranée orientale, à *Kition* (Larnaka, Chypre), *Ialysos* (Rhodes) et en Crète, où deux villes portuaires de la côte sud portaient le nom *Phoinix*.

Il fallait occuper les îles, notamment la Sicile, pour verrouiller l'accès à la Méditerranée occidentale que les Tyriens, si l'on croit Thucydide, avaient entièrement conquise avant de se replier sur l'ouest à l'arrivée des Grecs. Les premières traces de l'occupation de l'île suggèrent une présence phénicienne dès le XI^e ou X^e siècle, alors qu'à l'ouest, en Sardaigne, les premiers indices remontent au moins au IX^e siècle. La fondation de Carthage à la fin du IX^e siècle avant J.-C., n'est donc pas un



L'expansion phénicienne en Méditerranée (d'après Moscati 1990, p. 18).

événement isolé puisqu'elle s'insère dans un vaste mouvement de colonisation officielle qui a fini par constituer, de la Sicile aux colonnes d'Hercule, un chapelet de comptoirs.

La fondation

Les informations sur les origines de Carthage reposent exclusivement sur la tradition littéraire qui livre deux jalons chronologiques et avec eux deux récits de fondation élaborés, comme nous le savons à partir de la fin du V^e siècle avant notre ère, par des historiens grecs de Sicile qui étaient en contact avec les Puniques et pouvaient donc être au courant de ce que les Carthaginois savaient et disaient de leur passé.

Les origines : d'(A)zoros et Karchedon à Éliissa-Didon

La plus ancienne date a été proposée par Philistos de Syracuse qui prétend que la ville avait été fondée trente ans avant la chute de Troie soit, suivant son comput, en 1215 par les Tyriens Azoros (ou Zoros) et Karchedon. On suit cette tradition à travers divers historiens grecs jusqu'au II^e siècle après J.-C., sous la plume d'Appien d'Alexandrie. L'autre tradition situe les origines de Carthage vers la fin du IX^e siècle avant J.-C. Le premier à en faire état est, au tournant des IV^e et III^e siècles, l'historien sicilien Timée de Taormine, selon qui la fondation de la ville intervint trente-huit ans avant la première Olympiade, soit en 814/813. C'est la date que l'on trouve encore au III^e siècle après J.-C. chez Justin, l'historien romain (18.4-5) qui a laissé un récit minutieux de l'événement reprenant en abrégé les *Histoires* du Gaulois Trogue Pompée au I^{er} siècle avant J.-C. D'autres historiens se sont appuyés sur la chronologie du roi de Tyr Pygmalion : c'est en la septième année de son règne, soit en 819, que sa sœur Éliissa aurait fondé Carthage.

Aujourd'hui, les historiens sont unanimes pour adopter la date de 814 avant J.-C. vers laquelle convergent d'ailleurs la majorité des textes anciens ; d'autre part, elle s'accorde mieux avec les données archéologiques.



Portrait d'Éliissa, Pompéi.

« À côté d'Éliissa, Didon est un surnom. Celle qui s'appelait Éliissa à Tyr devint Didon en Afrique : l'“errante”... selon Timée ; la “femme virile” (*virago*), selon Servius ; la “meurtrière de son mari” selon [...] Eustache. (Lancel 1992, p. 36).

Le drame tyrien

La légende de fondation associe trois personnages : le roi Pygmalion, sa sœur Éliッサ, princesse d'une rare beauté et d'une grande intelligence, et Acherbas, leur oncle maternel et mari de sa nièce Éliッサ, homme très riche et prêtre d'Hercule-Melqart, dignité qui lui conférait le second rang à Tyr, après le roi. Pygmalion fit assassiner son oncle et beau-frère pour s'emparer de sa fortune qui était soigneusement dissimulée. La princesse prépara dans le plus grand secret sa fuite aidée en cela par quelques notables qui détestaient le roi et une fois prête, elle l'informa qu'elle désirait demeurer auprès de lui. Celui-ci, croyant qu'il hériterait de la fortune de sa sœur, accepta et lui envoya des serviteurs pour l'aider à transporter ses biens. Mais la princesse fit embarquer tout le monde, gagna la haute mer et obligea ses serviteurs à jeter dans les flots, en guise d'offrandes funéraires, des sacs remplis de sable qu'elle avait soigneusement liés pour leur faire croire qu'ils contenaient la fortune de son défunt mari. Croyant avoir laissé échapper les biens que le roi avait convoités, les serviteurs ne pouvaient plus revenir à Tyr et empêcher la fuite de la princesse. Elle quitta la ville en compagnie d'autres fidèles et de notables tyriens, emportant de plus des objets consacrés à Hercule. Sur sa route, elle fit escale à Chypre où il était de coutume d'envoyer, à des dates fixes, de jeunes filles sur le rivage pour qu'elles se fissent une dot en offrant leur virginité à Vénus. À ce moment-là, pensant sans doute à son projet de fonder une cité, et soucieuse de donner une progéniture à ses nobles compagnons, elle enleva quatre-vingts vierges, qu'elle libéra de la prostitution sacrée, puis reprit la navigation.

La fondation de Carthage racontée par Justin

Le récit est clair et l'on restitue sans difficulté le cadre politique des événements qui se déroulent en terre africaine. Dans la presqu'île de Carthage, la ville nouvelle est comme ancrée dans la côte ; non sans peine, les fondateurs acquièrent pour s'établir un espace qui leur a été parcimonieusement mesuré.

On lit dans Justin :

Élissa, transportée dans le golfe de l'Afrique, sollicite l'amitié des habitants de cet endroit, qui se réjouissaient de l'arrivée d'étrangers et du commerce de biens d'échange ; ensuite, ayant acheté l'emplacement qui pourrait être couvert par une peau de bœuf, sur lequel elle pourrait refaire les forces de ses compagnons, épuisés par une longue navigation, jusqu'à ce qu'elle s'en aille, elle ordonne de découper la peau en très fines lanières et, ainsi, elle s'empare d'un espace plus grand que celui qu'elle avait demandé ; de là vient que, par la suite, on donna à ce lieu le nom de Byrsa (mot grec qui signifie « peau de bœuf »). Ensuite, les voisins de ces lieux, qui par espoir de gain apportaient beaucoup de marchandises aux hôtes, accourant en foule et s'installant là, il se fit par l'affluence des hommes comme une espèce de cité. C'est pourquoi, du consentement de tous, Carthage est fondée, après fixation d'un tribut annuel en contrepartie du sol de la ville. Dans les premières



La légende de la peau de bœuf (gravure sur bois de Matthäus Merian, 1630 © akg-images).

fondations, on trouva une tête de bœuf, ce qui était le présage d'une ville prospère, certes, mais laborieuse et pour toujours esclave ; à cause de cela, la ville fut transférée sur un autre emplacement, où une tête de cheval découverte, signifiant que le peuple serait guerrier et puissant, donna à la ville une implantation déterminée par les auspices. Alors, les peuples affluant selon la réputation de la nouvelle ville, en peu de temps il y eut des citoyens et une grande cité (Justin, *Histoires philippiques*, 18, extraits des livres 4-6, trad. M.-P. Arnaud-Lindet).

La demande en mariage du roi Hiarbas et le suicide d'Élissa

Les nouveaux venus se sont installés dans le domaine d'un « roi des Maxitains » exigeant et même tyrannique : il impose un tribut annuel, menace d'employer la force contre les Phéniciens s'il n'obtient pas la main d'Élissa et contraint celle-ci au suicide. Mais son intérêt l'engage à se montrer accueillant, puisque les activités commerciales des nouveaux arrivants se développent librement, les conduisant à s'implanter de façon durable. C'est d'ailleurs ce que leur conseillèrent des ambassadeurs dépêchés par Utique, une fondation orientale vénérable puisque certaines traditions la faisaient remonter à 1101 avant J.-C. ; selon Justin, « ils (les Uticains) leur apportèrent des présents, comme à des parents, et les engagèrent à fonder une ville là où le sort avait fixé leur résidence ». Cet hommage rendu à Carthage par la plus ancienne colonie phénicienne d'Afrique laisse supposer la suprématie qui, d'emblée, était reconnue à Carthage dans l'Occident méditerranéen.

Toujours selon Justin,

alors que les Carthaginois avaient des ressources florissantes en raison du succès de leurs affaires, le roi des Maxitains, Hiarbas, ayant fait venir auprès de lui dix notables puniques, demande en mariage Élissa sous peine d'une déclaration de guerre. Les ambassadeurs, craignant de rapporter cette demande à la reine, agirent avec elle selon l'esprit punique : ils annoncent que le roi réclame quelqu'un qui lui enseigne, ainsi qu'aux Africains, un genre de vie plus civilisé, mais qui pourrait-on trouver qui voudrait quitter ses parents par le sang et aller chez des barbares, vivant, qui plus est, à la manière des bêtes sauvages ? Réprimandés alors par la reine de refuser une vie plus âpre pour le salut d'une patrie à laquelle était due la vie même si la situation l'exigeait, ils

L'affaiblissement de la curie	191
La crise de l'évergétisme	193
La prospérité maintenue malgré la crise	195
L'habitat privé	196
Carthage chrétienne.....	200
L'organisation de l'Église	200
Des débuts difficiles	200
Les martyrs du IV ^e siècle.....	202
La fin des persécutions	203
Le culte des martyrs.....	205
Les hérétiques	206

4. Du déclin à la fin (439-1270)

Carthage, capitale du royaume vandale (439-533).....	207
La prise de Carthage en 439.....	209
Les changements urbains	210
Arianisme et catholicisme : la persécution d'Hunéric (481)	211
<i>Encadré : La dynastie vandale</i>	214
Carthage byzantine.....	215
L'organisation administrative	215
Un pôle économique encore dynamique	216
La restauration de l'église catholique	216
Une nouvelle topographie urbaine?.....	218
La conquête arabo-musulmane et la fin de Carthage (698-1270) .	222
Conclusion.....	227
Bibliographie.....	231

Retrouvez tous les ouvrages
de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr